

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Notes sur l'idéologie

Réjean Beaudoin

Volume 22, numéro 1 (127), janvier–février 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29847ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1980). Notes sur l'idéologie. *Liberté*, 22(1), 115–117.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Culture et religion

RÉJEAN BEAUDOIN

Notes sur l'idéologie

Il est de bon ton d'abuser de la connotation péjorative de ce concept pour dénoncer tout ce qui dans la dégradation progressive de l'idée de Dieu resurgit historiquement à l'horizon de la culture pour bercer indéfiniment notre nostalgie métaphysique. L'habitude d'attribuer au marxisme l'élaboration scientifique de ce concept ne doit pas nous empêcher de rappeler que le mot lui-même est apparu avant que la gauche hégélienne en répande l'usage. Ce sont des philosophes français du siècle des Lumières qui désignèrent les premiers du nom d'idéologie une « science des idées » qui devait embrasser selon eux la Grammaire générale et la Logique. Il faut relever à ce sujet une ironie du sort : loin de nommer au jourd'hui cette science précocement structurale dont rêvèrent certains disciples de Condillac, le mot tend plutôt à recouvrir dans son acception la plus ordinaire le recyclage moderne de très anciennes visées transcendantes maquillées en nouveaux systèmes totalisants. Ce seraient au fond de récentes religions de l'immanence venues doubler les fonctions spécialisées de notre fragmentation sociale et intellectuelle pour y réinsérer la perspective d'un achèvement qui lui manque depuis l'action critique du rationalisme philosophique. Le passage de la religion à l'idéologie représente le passage d'une pensée de l'unité à une pensée du multiple et d'une médiation de la qualité à une prolifération de la quantité.

L'idéologie est mensonge, ruse, tromperie : elle dissimule les mobiles et les enjeux qui forcent les individus et les groupes à entrer en conflit sur la base de justifications abstraites dont l'efficacité stratégique est seule déterminante. Mais ce mensonge est du coup révélateur : il dévoile une réalité tout

entière trompeuse par l'évacuation convenue d'un espace réservé pour la vérité.

L'instigateur de ce nouvel état de choses pourrait être recherché dans la double figure du conquérant et du philosophe qui se relayent fort explicitement au XIX^e siècle, selon deux anecdotes racontées à propos de Hegel et de Napoléon. Ce dernier serait, semble-t-il, responsable de la conception moderne de l'idéologie en attachant à ce mot tout le mépris qu'il témoignait à l'école philosophique dont nous venons de parler, la repoussant hors du réel et de l'histoire dont il s'estimait lui-même mieux informé que tous ces « idéologues ». La hauteur de l'homme d'action se réclame ici d'une supériorité pratique, plus précisément militaire et politique, autre exemple du remplacement d'un critère de vérité par un nouveau critère de réalité et d'efficacité. L'auteur de la *Philosophie du droit* lui donne en cela raison lorsqu'il avoue que sa propre méditation sur l'histoire a commencé le jour où, encore enfant, il vit passer le Maître du monde à cheval et en armes dans une rue de la ville. L'idée qu'il ne s'agissait plus de comprendre mais de transformer le réel allait faire son chemin. L'Empire représente alors l'apparition concrète sur la scène du monde de ces positions philosophiques que l'Empereur avait stigmatisées. La synthèse de ces deux points de vue titanesques ouvrait la possibilité de théoriser la transformation historique, objet d'une activité spéculative considérable depuis les plus vieilles obsessions utopiques de l'humanité. Mais l'utopie avait été contenue jusque-là dans les limites étanches d'un genre littéraire, quitte à éclater violemment à intervalles dans les secousses du millénarisme. Le XIX^e siècle voit par contre apparaître partout, à visage découvert et dans de nouvelles couches sociales, l'irruption manifeste de l'utopie qui a entre-temps déserté l'imagination littéraire pour envahir le champ théorique d'une nouvelle science : la sociologie.⁽¹⁾

(1) Pour Karl Mannheim qui en tira le fondement de la sociologie de la connaissance, le rapport entre idéologie et utopie est fondamental. L'auteur définit corrélativement les deux concepts : l'idéologie est la structure qui intègre continuellement tout ce qui tend à consolider un ordre réglé à l'intérieur de telle société, alors que l'utopie libère tout ce qui peut contribuer à entraîner le changement. Voir : *Idéologie et utopie*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1956, 233 pp.

La période du socialisme romantique est marquée d'une ébullition intellectuelle qui s'engage sous la bannière scientifique, ce qui n'empêche d'ailleurs pas un débordement de l'irrationnel le plus souvent mêlé à un effort de rationaliser des visions de retour à l'unité. Or c'est en vertu de ce que l'on attend désormais de la science, nouveau pouvoir spirituel, que ces efforts de synthèse prétendent à leur part de vérité. La seule énumération⁽²⁾ des titres de la littérature sociologique de l'époque en dit assez long sur la substitution de la science à la religion dans la recherche fiévreuse d'une logique générale capable de réinclure le fondement social et intellectuel de la vérité. Ces penseurs sont à la fois les détonateurs d'espèces de conflagrations psychiques et les chercheurs d'un système capable de comprendre le mouvement accéléré qu'ils contribuent à relancer entre de nouvelles réalités sociales et la théorie à faire de leur développement. Dans cette situation étourdissante d'une sorte de marché libre de la pensée, c'est le jeu des rapports de ces idées entre elles, d'une part, et entre les agents sociaux qui les engendrent, d'autre part, qui constitue l'enchaînement structurel de l'idéologie.

Au fond, ne pourrait-on pas penser que le concept d'idéologie est apparu pour désigner une manifestation de la réalité sociale qui correspond analogiquement à la conception de l'univers physique tel qu'il apparaît dans la théorie de la relativité ? Ni la religion, ni la gravitation ne sont directement supprimés par les nouveaux concepts qui leur retirent cependant leur valeur générale et leur position centrale sur le plan théorique de la représentation, mais sans être vraiment effacés, les anciens schèmes sont plutôt différemment structurés en raison d'un autre sens aperçu dans l'organisation de la totalité à comprendre.

(2) *Le Nouveau Christianisme* de Saint-Simon (1825) ; *Théorie de l'unité universelle* de Fourier (1844) ; *Résurrection sociale universelle* de Jean Journet dit l'Apôtre (1841) ; *Le Vrai Christianisme* de Cabet (1846) ; *Profession de foi du XIX^e siècle* d'Eugène Pelletan (1852).